

Chapitre1

Une époque dans ma mémoire

(1) Arrivée au village

Nous venions d'arrivée au village et le mois de juin allait se terminer dans quelques jours. À l'extérieur, un soleil radieux plombait tout en réchauffant la rivière. Cette année 1967 allait, disait-on dans les médias, nous propulser vers l'an de grâce; celle de la prospérité et de l'ouverture sur le monde.

L'exposition Internationale de Montréal était bien commencée depuis quelques semaines dans la grande métropole. La chanson « Un jour, un jour » de Donald Lautrec jouait à plein partout, et ce, à cœur de journée. Pendant ce temps, j'essayais de m'adapter tant bien que mal à cette nouvelle vie qui s'amorçait pour moi, de même que pour toute la famille Saulnier. Pour mon père, c'était un retour aux sources, il s'en retournait dans son patelin après une absence de plus de 25 années; mais pour nous, c'était l'inconnu qui nous frappait de plein fouet. Déménager d'un petit faubourg de moins de 250 personnes comme Clova en Abitibi pour arriver dans un village de plus de 2000 personnes comme Saint-Fulgence n'était pas une évidence à vivre pour un petit bout d'homme d'à peine 10 ans.

Nous déménagions dans une petite maison située au 374 rue Saguenay, l'ancienne maison de Charles-Émile Tremblay, le plus vieux des garçons de « Jos-Nap » Tremblay et neveu de mon père. Charles-Émile avait acheté le restaurant de mon père Georges en espérant y devenir riche, nous disait-il dans son rire qui le caractérisait si bien, tout en remontant ses culottes presque en dessous des bras.

Après seulement quelques jours, je me suis vite aperçu que 80% de la majorité des gens du village vivait sur cette rue; les autres demeuraient dans les rangs environnants ou dans les concessions comme disaient les aînés. Je me sentais perdu et seul au monde.

Tout était différent pour moi au Saguenay: la chaleur, la senteur de la rivière et ses marées quotidiennes, la mentalité des gens, les racontars de certaines mémères du village, la présence marquante de la religion, la mentalité des jeunes...et surtout les mouches qui n'en finissaient *plus de bouffer* ma jeune carcasse : les brûlots du matin, les maringouins dans la journée et les mouches noires du soir. Ils prennent du repos entre eux pour mieux nous dévorer.

Je perdais ma liberté d'enfant libre.

La modernité et le changement, je le retrouvais dans le non-essentiel:

les routes goudronnées et bien asphaltées, les numéros de maison pour nous identifier, les voitures roulant près des maisons pour nous asphyxier en roulant à grande vitesse, les livreurs des boulangeries Morin ou Gailuron, dit la « huche sans pareille » nous vendant leurs produits boulangers et leurs petits gâteaux, le laitier avec ses grosses pintes de lait en vitres; tout ça était nouveaux dans mon environnement. Nouveaux, mais tellement nos-essentiel à mes yeux.

En ce premier matin, je vois apparaître au loin le jeune livreur du journal « le Soleil ».

Je lui demande son nom :

Il me répond : moi, c'est Sylvain Brisson

Et, toi? réplique-t-il

Moi, c'est Gilles Saulnier

Quel âge as-tu?

J'ai 10 ans.

À suivre...

Texte de Gilles Saulnier